

J. POSADAS

LA FEMME

ET LE COMMUNISME

Edition Science Culture et Politique

SOMMAIRE

La libération de la femme, la lutte de classes et la révolution socialiste	page 3
La femme et la lutte pour le communisme	page 21
La femme dans le cours actuel de la lutte de classes	page 25
La lutte pour le socialisme est la voie pour la libération des femmes	page 31

La libération de la femme, la lutte des classes et la révolution socialiste

J. Posadas – 4 mai 1974

L'égalité entre la femme et l'homme est une nécessité historique. Elle ne résulte pas de l'avantage économique. Tous deux sont des êtres humains. La division entre homme et femme est un problème de la nature, tout le reste a été créé par la société. La division sociale établie entre hommes et femmes ne vient pas de la différence de sexe mais de la différence entre celui qui commande et celui qui obéit. Le système capitaliste a transmis aux relations entre la femme et le mari, entre le père et l'enfant, les rapports qu'il établit lui-même avec le prolétariat, où inévitablement celui qui commande s'impose.

Libérer la femme signifie la faire participer, lui faire sentir qu'elle a les mêmes droits, la même capacité et objectivité que l'homme, qu'elle ne doit pas vivre dans la crainte du sexe, se servir du sexe comme moyen de relations, ou considérer son sexe comme un instrument de pouvoir, de jeu vis-à-vis de l'homme. Elle doit se sentir un être humain féminin, comme l'homme est un être humain masculin. La nature les a faits ainsi. La société les unifie dans un sentiment, un besoin, une capacité et un respect réciproques. Il ne s'agit pas de respecter la femme parce qu'elle est une femme mais parce qu'on la considère égale à l'homme. Il faut qu'elle sente qu'il en est bien ainsi.

Tant que la femme ne participe pas à la lutte sociale, elle tend à développer des sentiments sociaux nuisibles du fait qu'ils ne s'intègrent pas à la lutte révolutionnaire. Elle se consacre à se

disputer avec les autres, à tromper son mari, à mener une vie inactive, elle développe des sentiments sociaux rancuniers envers l'homme, l'enfant, le mari, envers les voisins. Elle se désintéresse du problème des idées et s'occupe à mener une lutte dans le ménage, elle veut se sentir le maître de son enfant et mener une vie séparée du reste de la société.

La bourgeoisie utilise ces conditions pour laisser à l'écart des luttes une force sociale égale à celle de l'homme. Il n'y a aucune différence entre la femme et l'homme. Relativement la femme a moins de force physique, mais à l'étape actuelle où il suffit de pousser sur un bouton pour que l'électronique fasse le travail de mille personnes, ces différences s'atténuent de plus en plus. Il n'existe plus de problèmes de force, de capacité physique. Les meilleurs cuisiniers ne sont plus des femmes mais des hommes, de même pour les couturiers, par contre les meilleurs employés de banques, les meilleurs gérants, sont des femmes. Et dans l'avenir les meilleurs dirigeants révolutionnaires seront des femmes. Rosa Luxembourg est la femme la plus méritante, elle est intervenue dans la société avec le plus grand mérite historique.

La femme doit intervenir pleinement dans la révolution et la société

La révolution donne aux femmes une base, un accès, pour développer leurs qualités humaines, sociales, révolutionnaires. Par son intervention la femme développe sa pensée en cherchant à collaborer au progrès de l'histoire, en sentant qu'elle participe à la construction de l'histoire. Elle ne se sent plus tel un animal sexué porteur d'enfants, elle ne se considère plus comme une usine à enfants. La nature l'a faite ainsi, c'est elle qui porte l'enfant, mais c'est aussi l'enfant du père et il doit en accepter la responsabilité. Elle ne renonce à aucune des qualités de la mère,

elle communique à l'enfant la tendresse, le sentiment communiste de la vie. Le rôle principal de la mère doit être de communiquer à l'enfant le sentiment communiste, la joie et l'affection communistes pour la vie. Tout le reste est une invention de la société de classes et un résultat de la propriété privée.

La femme cherche à s'incorporer et s'intègre à la lutte sociale afin de s'épanouir en tant qu'être humain, au lieu de développer des sentiments individuels. Plus les femmes et les enfants interviennent dans les révolutions, plus ils s'élèvent. La Révolution russe en fut l'exemple : tout le monde intervenait ! Le plus beau roman de toute cette étape est « La mère » de Maxime Gorki. Il n'est pas le plus complet, ni le plus important du point de vue de l'organisation de la révolution, mais il est le plus émouvant parce qu'il décrit toute une étape de l'histoire. Il montre, au travers de la mère, comment la femme russe se disposait à intervenir. Pourquoi n'aurait-elle pas ces qualités ? Le cerveau de la femme n'est pas inférieur à celui de l'homme. C'est la société qui fait des discriminations. La femme a toutes les qualités, elle ne les développe pas parce qu'on l'empêche d'agir. Il faut faire en sorte qu'elle intervienne. Dans l'action, les sentiments de rancœur d'un sexe contre l'autre se désintègrent, la femme est gagnée par la révolution et aspire à intervenir.

Les rapports sociaux établissent une différence entre les sexes. C'est la propriété privée et la vie commerciale du système capitaliste qui font apparaître le sexe comme un problème. C'est à cause de la propriété privée que la femme utilise son sexe comme un moyen de combat, de séduction, qui est une forme de combat, et qui la fait cesser de penser. Elle devient une charge pour la société, pour l'humanité, parce qu'elle cherche la bagarre, et l'homme doit penser à se défendre de sa femme ou à se disputer avec elle. Pendant de nombreuses années, la cellule familiale sera

encore la base d'existence de la société. Plus l'unité dans le couple et l'harmonie de la cellule seront grandes et plus la famille sera un instrument puissant. Demain cette forme d'organisation sera dépassée.

La famille est une organisation conservatrice, un centre de regroupement qui se maintient au travers de l'intérêt pour le pouvoir, de la conservation de l'autorité qui se transmet du père à la mère et à l'enfant. Mais aujourd'hui la famille devient un moyen de progrès révolutionnaire. Le développement de la révolution a amélioré, changé les relations dans une majorité de familles. De la même façon dans l'église, dans l'armée, dans la police, l'influence de la révolution a transformé et brisé la soumission envers les chefs, les cadres. Le soldat, le simple policier, se sentent les égaux des chefs. De même dans la famille les conditions intérieures se transforment : le père ne s'impose plus au fils au travers du sentiment hiérarchique, de l'économie ou de la loi qui lui donne une autorité paternelle. Il développe un sentiment d'égalité, de raisonnement, de consentement mutuel, dont la base essentielle est la lutte pour le progrès syndical, politique, révolutionnaire. Le monde entier vit un tel processus.

Nous faisons en sorte de développer les conditions qui permettent à la femme d'intervenir comme dirigeante, comme militante, comme créatrice dans tous les sens et sur tous les aspects de la vie, afin de faire converger les préoccupations de la femme et de l'homme. De cette manière la femme se préoccupe en tant qu'être humain, elle pense en fonction du progrès de l'humanité au lieu de se disputer avec l'homme, ce qui élimine l'établissement de sentiments nuisibles, rancuniers dans la famille, qui sont la conséquence du régime de propriété privée. Cela n'élimine pas les discordes familiales mais celles-ci ne proviennent plus du conflit homme-femme. La famille prend confiance en elle, elle

élève son optimisme, elle sent qu'elle peut s'unifier dans le combat. C'est ce qui se produit dans les familles ouvrières qui interviennent dans le processus actuel de lutte contre le capitalisme. La famille se centralise dans un sentiment de combat commun, la femme tend à s'associer à l'homme et celui-ci tend à voir dans la femme une partie de lui-même. Hommes et femmes font partie d'une même nature dont seule la façon de se développer a déterminé une division en sexes, mais tout le reste provient des relations sociales.

La femme qui se dispute avec l'homme sur le terrain du sexe est motivée par la propriété privée. Une telle dispute fait partie de la structure, de la construction, du développement de relations créées par la propriété privée. La femme semble inférieure dans la division du travail établie par la propriété privée où l'homme était plus utile dans la production capitaliste, et le capitalisme avait intérêt à maintenir cette division. La femme devait se consacrer à fabriquer des enfants, ce qui était un motif pour la reléguer dans un coin. Le capitalisme a développé ces idées jusqu'à utiliser la femme comme un instrument. Cette différence n'a pas d'autre raison. Celle-ci n'a rien de naturel, elle est déterminée par les relations sociales. Plus tard le capitalisme a légiféré et a établi juridiquement l'infériorité de la femme par rapport à l'homme.

Nous ne défendons pas la femme en fonction d'un sentiment d'égalité. Un tel sentiment existe mais il est secondaire. Nous la défendons parce que c'est une nécessité historique dans laquelle s'intègre le sentiment d'égalité, sinon la femme est reléguée à consacrer une partie de son activité sociale et mentale à combattre l'homme. Elle organise son inconscient pour se disputer avec l'homme, elle utilise son sexe, des formes d'expression sensuelles pour combattre l'homme, pour lui en imposer ou éprouver la satisfaction de l'avoir emporté sur lui. Ceci n'est pas inné chez la

femme, c'est le système de propriété privée qui a organisé de telles relations.

Il faut faire intervenir la femme dans la révolution. Les bolcheviques ont été les premiers à la faire participer organiquement et consciemment. Dans une certaine mesure on peut comparer la participation de la femme à la révolution à celle de la paysannerie qui aspirait, en tant que groupe social, à la propriété de la terre. Le capitalisme s'appuyait sur les paysans. La Révolution russe a inauguré l'étape où le paysan est gagné à une forme de vie supérieure dans laquelle il ne dépend plus de son attachement à la terre, à la propriété privée.

La révolution en Indochine – plus encore que la révolution chinoise, qui s'est réalisée à une étape antérieure moins riche – a prouvé que la paysannerie n'aspire plus à remplacer les grands propriétaires en s'emparant des terres. Elle veut vivre dignement. Le capitalisme a été incapable de lui donner cette dignité, il l'a liée aux champs, il l'a éloignée des villes, il l'a coincée dans la solitude des campagnes, des parcelles individuelles, de la vie individuelle. Une telle vie engendrait chez les paysans des sentiments et des préoccupations individuels, rétrogrades, conservateurs. Ils ont été utilisés par tous les Napoléon aussi bien que par les petites révolutions. Mais la révolution indochinoise a été le point culminant d'un processus démontrant que le paysan est déjà gagné au socialisme. Il en est de même pour la femme.

La femme doit être à la direction des syndicats. Elle doit être déléguée ouvrière, représentante du milieu dans lequel elle se trouve. Nous les trotskystes - posadistes avons le grand orgueil historique d'avoir incorporé les femmes à la direction du syndicat en Argentine. Quand nous avons organisé et dirigé des grandes grèves nous avons incorporé les femmes au syndicat, malgré

toutes les difficultés et toutes les accusations. Les bolcheviques sont les premiers à avoir incorporé les femmes au parti et à la direction du pays. Ils les ont fait participer à la vie du reste du monde. Mais en Argentine nous avons été les seuls à agir ainsi.

Avant les femmes ne participaient à rien. En Italie par exemple, où s'est déroulé le congrès des délégués des conseils d'usines à Rimini au début de l'année 1974, il y avait à peine une femme sur les 4000 délégués présents ! Nous critiquons ces faits et intervenons pour que cette situation change. Pendant ce temps les femmes en Italie font les manifestations les plus véhémentes, les plus ardentes, les plus résolues. Elles participent avec une très grande décision et cherchent à intervenir.

Le processus mondial de la révolution fait mûrir les femmes et les impulse à intervenir. Ce sont les directions qui les retiennent. Elles les appellent à manifester, à porter des calicots, mais elles ne les font pas intervenir, parler, raisonner, agir comme dirigeantes. Elles les font venir pour faire nombre, alors que le capitalisme profite des divisions établies par la propriété privée dans les ménages pour empêcher la concentration de toutes les forces du prolétariat, hommes et femmes.

Il faut comprendre que si le prolétariat n'a pas une préoccupation primordiale pour faire participer les femmes, ceci est dû à l'opposition des directions. Celles-ci lui imposent de se désintéresser de ce problème : l'intervention de la femme dans la lutte est une base de force, une augmentation de la concentration de la capacité d'action contre les bureaucrates, contre la politique réformiste, contre la capitulation devant le capitalisme, contre la politique de compénétration. L'incorporation active des femmes à la lutte favorise et stimule les tendances révolutionnaires. Le prolétariat puise une plus grande force à la maison, dans son

quartier, où il va intervenir avec une structure intérieure supérieure. Son inconscient est organisé avec une disposition beaucoup plus grande à la combativité, à la résolution, qu'à d'autres étapes.

Il faut considérer comme très importante l'harmonieuse cohésion que l'intervention de la femme donne aux luttes. Elle produit chez l'homme une énorme assurance, elle lui donne la certitude de pouvoir éliminer les relations d'imposition sexuelle et d'élever les relations humaines, même en vivant encore dans le régime capitaliste. On ne peut pas encore agir de cette façon dans l'ensemble de la société parce que la société capitaliste impose l'intérêt du pouvoir dans toutes les relations humaines. Il empêche la cohésion des hommes avec les femmes qui composent cependant un secteur très important de la classe. Mais la révolution compense ce déficit historique et établit une harmonie. Actuellement elle harmonise les relations homme-femme dans la nécessité de la lutte révolutionnaire. Elle dépasse les relations « normales » qui considèrent encore les rapports entre homme et femme comme un mystère. Mais plus le couple augmente sa cohésion dans les syndicats, dans l'usine, plus s'élève le comportement de compréhension mutuelle, de respect. On dit encore « respect » mais en fait il s'agit de compréhension mutuelle et de conscience.

Les bases historiques existent pour établir l'égalité entre hommes et femmes

La propriété privée, le capitalisme, ont fait de la femme un instrument de l'homme. La femme s'est développée comme telle et utilise son sexe comme un élément de négociation, d'attraction, de dispersion, d'imposition. La révolution est en voie de compenser tout ce déficit. Dans toutes les révolutions la cohésion

entre homme et femme s'élève de façon notable. La Chine et Cuba le prouvent. La participation de la femme augmente beaucoup et toutes les expressions, les formes de dégénérescence et de corruption qui existent dans les pays capitalistes diminuent. Les Etats ouvriers ne permettent pas le développement de telles conditions. Par sa seule structure et son fonctionnement l'Etat ouvrier conduit l'être humain à s'élever au-dessus des relations quotidiennes, et par conséquent à avoir de la femme une conception supérieure.

La grossesse conduit les femmes à éprouver un sentiment d'infériorité par rapport aux hommes, mais ce sentiment est un produit des relations sociales. Il y a cependant une petite partie des femmes qui se sentent supérieures à l'homme du fait de porter l'enfant, elles se sentent pleines de force parce que ce sont elles qui donnent la vie. Elles éprouvent un très grand sentiment de puissance qui ne trouve pas son correspondant dans la fonction sociale des femmes. Le capitalisme utilise le fait que ce sont les femmes qui ont les enfants pour les inférioriser. En revanche l'Etat ouvrier les élève.

A Stalingrad, plus de cinq cent mille femmes sont mortes, depuis les grands-mères jusqu'aux fillettes de 10 à 14 ans. Les femmes montraient leur héroïsme, non pour défendre leur mari, leur enfant, mais pour défendre l'Union Soviétique. En défendant l'Union Soviétique elles sentaient qu'elles participaient à l'histoire. Dans toute cette grande révolution est intervenu un pourcentage très élevé de femmes. Et pourquoi pas dans d'autres activités de la vie ? Si les femmes interviennent de cette façon dans les révolutions c'est parce que la société a besoin d'elles. Elle leur ouvre les portes pour les faire participer. La femme sent alors qu'elle peut remplir une fonction sociale importante pour élever la société. Cela se passe dans toute grande grève, dans

toute révolution, dans toute grande mobilisation sociale.

La faiblesse de la femme ne provient pas de ce qu'elle a un corps plus faible, une moins grande capacité musculaire. Cette différence existe mais l'infériorité provient essentiellement du fait que la société a fait de la femme une marchandise. Elle doit utiliser son sexe comme un moyen de compenser sa condition de marchandise, c'est ce qui lui donne un complexe d'infériorité. Elle est considérée doublement comme une marchandise : par l'homme dans le ménage et par le capitalisme.

Pour élever pleinement l'activité de la femme il faut élever aussi celle de l'homme. Si la femme avance seule, sans que l'homme progresse, elle ne rencontre pas de correspondance. Elle ne peut pas s'élever seule parce que la relation sociale doit être harmonisée. La solution complète de ces différences n'aura lieu que dans le socialisme, mais il n'y a pas de raison d'attendre le socialisme. La révolution a montré déjà comment égaliser la condition de la femme et celle de l'homme.

Les relations entre hommes et femmes sont le résultat de l'imposition de la propriété privée. Dans la propriété privée une marchandise fait la concurrence à l'autre, et la société traite les femmes comme des marchandises. Le seul fait qu'il existe des bordels en est la preuve. Le bordel est un commerce. C'est la lutte du mouvement ouvrier, la lutte pour le communisme, qui a fait que la femme ne soit plus considérée comme une marchandise.

Ces problèmes ont été créés par la propriété privée, par le capitalisme. Mais la solidarité des femmes et des jeunes filles dans les grèves est totale. Là où se développent de grandes grèves, de grandes luttes ouvrières, de grands progrès dans l'unification du mouvement ouvrier, des communistes et des

socialistes, c'est là qu'existent le moins de relations perverses, de mauvais traitements envers les femmes, un sentiment d'infériorité.

Il faut proposer de ne pas attendre que le socialisme libère la femme. Nous posons que les conditions pour cette libération existent maintenant même. L'essentiel est de comprendre que l'infériorité de la femme est un produit de la société de propriété privée. Celle-ci a éduqué les gens dans des relations perverses, commerciales, dans lesquelles la femme s'est réfugiée. Mais la révolution l'a élevée immensément. Il ne faut pas considérer seulement les postes occupés par des femmes en Union Soviétique, cette statistique a son importance mais elle n'est pas fondamentale. C'est dans la révolution que la fonction de la femme peut se mesurer le mieux. Toute révolution inclut une immense quantité de femmes. C'est dans la révolution que sont requis les sentiments les plus complets de force, de sacrifice, d'objectivité, et c'est là aussi qu'il y a le moins de cas de dégénérescence, d'immoralité, de corruption.

Dans la révolution les sens sont mis intégralement au service du progrès de l'humanité qui domine, contrôle et explique la fonction du sexe. La révolution ne sublime pas l'impulsion sexuelle mais elle l'explique, la persuade, la convainc. Dans aucune révolution socialiste la dégénérescence sexuelle n'a été la norme. C'est dans le régime capitaliste que celle-ci existe. Dès aujourd'hui il est possible de contrôler, de dominer et de dépasser les excitations produites par la vie capitaliste.

Avant on ne pouvait pas envisager la possibilité de l'émancipation féminine, mais le développement de l'économie, de la science, de la technique et des Etats ouvriers, pose déjà les bases historiques matérielles de la libération de la femme. Il faut des conditions matérielles pour encourager la pensée à envisager

ce processus avec assurance et à l'affronter. Il faut des conditions économiques et sociales supérieures, il faut de l'intelligence.

Le capitalisme ne s'intéresse pas à rendre les êtres humains égaux. Pour lui l'être humain est une marchandise et la femme l'est doublement. Le capitalisme ne peut pas réaliser cette égalité. Le fonctionnement du capitalisme est fait de pièges, de mensonges, de tromperies, de concurrence, de commerce, de vol. Il ne peut élaborer ou développer des normes de relations morales, il est incapable de rechercher la justice. Pour le capitalisme tout ce qui est dans son intérêt est juste. La justice a un sens différent selon l'intérêt commercial d'un capitaliste ou d'un autre.

Des conditions historiques sont nécessaires. Les Etats ouvriers en sont une base, cependant ils n'ont pas un fonctionnement socialiste. C'est pour cette raison que leur autorité n'est pas encore assez grande. Ce problème ne va pas uniquement se résoudre grâce à une plus grande compréhension de l'être humain. Les bases de cette compréhension sont les conditions matérielles, économiques, les relations sociales qui donnent à l'être humain la décision, l'autorité, l'audace, pour atteindre ce niveau. Les Etats ouvriers sont déjà une base, mais même sans atteindre le niveau de l'Etat ouvrier et du socialisme, la capacité d'apprendre de l'humanité va plus vite que le développement de l'économie. C'est pour cette raison que dans les révolutions et les luttes révolutionnaires existe une égalité entre les femmes et les hommes. Cependant on y voit aussi le grand poids qu'a encore la tradition : les êtres humains ont la coutume bien ancrée de considérer les femmes comme inférieures, alors que tous sont identiques dans les rapports de la lutte révolutionnaire. Mais il existe encore le poids des habitudes où l'homme se sent supérieur à la femme. La vie de tous les jours lui rappelle la relation

commerciale de dispute où le plus fort l'emporte. Vis-à-vis de la femme c'est la même chose : on met la femme sur un plan inférieur à l'homme, ainsi l'homme se sent plus capable et l'emporte sur la femme.

Les Etats ouvriers doivent discuter sur la base des principes communistes

La division établie par la société capitaliste trouve déjà un important contrepoids dans le développement des Etats ouvriers, mais une planification de l'intervention de la femme y fait défaut. Il faut faire participer les femmes, créer l'habitude de voir que l'intervention de la femme fait partie du développement de la capacité sociale des masses exploitées de se diriger elles-mêmes. En partie le comportement du prolétariat envers la femme ne provient pas d'une attitude négligente de sa part, il résulte des contradictions dans lesquelles ce prolétariat s'est organisé. Par exemple dans un pays comme l'Algérie le prolétariat a concentré ses énergies sur des problèmes vitaux. Il a impulsé, soutenu la révolution, et a mené la guerre contre l'impérialisme. Il a démontré la dignité et l'objectivité de sa conduite en cherchant à impulser objectivement l'histoire. Cependant, dans le problème des relations avec la femme, il a un comportement rétrograde. C'est le produit d'une éducation antérieure de relations sociales imposées qui continue à peser. Si les Etats ouvriers avaient fait un plus grand progrès, ce type de relations existant encore en Algérie se serait évanoui et une relation d'égalité entre homme et femmes se serait établie.

Afin d'arriver à élever le rôle de la femme dans l'histoire, la société, la révolution, il faut faire en sorte que dans les Etats ouvriers les femmes aient une participation plus ouverte, plus directe : elles doivent prendre part à la vie de tous les syndicats,

de tous les partis communistes et partis ouvriers. Il ne faut pas les protéger mais les considérer comme un élément naturel qui peut participer et se développer. Toutes les révolutions donnent des exemples remarquables de l'intervention des femmes et progressent de plus en plus. La bureaucratie n'a pas permis une compréhension sociale historique de la femme. Elle déclare que « la femme est l'égale de l'homme » mais elle se comporte différemment : la femme qui travaille comme l'homme gagne moins que lui.

Même avec ces limites les Etats ouvriers prouvent un progrès très important. Un nombre beaucoup plus important de femmes se trouve aux postes de direction dans la science, la technique, les syndicats. On porte une attention plus grande aux femmes, mais il n'existe pas encore une organisation telle que la femme se sente incorporée pleinement à la vie sociale. A défaut d'une telle organisation la femme va continuer à se sentir reléguée du fait de porter les enfants, elle va se sentir prisonnière de la maison, de la famille. Cela continuera aussi longtemps que la démocratie soviétique sera absente des Etats ouvriers.

Le fait que les Etats ouvriers ne donnent pas l'exemple est un très grand déficit. Les relations familiales en Union Soviétique sont certainement supérieures, mais elles n'expriment pas une relation révolutionnaire, consciente, plus élevée. Les relations familiales ne peuvent pas servir comme instrument d'éducation du monde, alors que l'économie et la forme de propriété de l'Etat ouvrier servent eux d'exemples au monde. C'est un déficit historique qui ne provient pas d'un manque de forces de l'histoire mais qui résulte du fait que la bureaucratie a pu s'emparer du pouvoir au cours de l'étape antérieure. Aujourd'hui, dans les grands pays capitalistes, les luttes des masses pour aller au gouvernement sont en train d'introduire des modifications favorables à la révolution

dans toutes les familles.

La question n'est pas que la femme soit capable de penser mais qu'elle sente – au même titre que l'homme – qu'elle est une partie de la solution des problèmes de la société. Elle doit agir comme une partie du genre humain qui résout tous les problèmes. Elle surmonte ainsi la pression de la société qui réduit sa capacité sociale d'action du fait de sa fonction de mère. Au contraire elle sent qu'elle construit la vie, et c'est ainsi que disparaît la relation sociale imposée par une loi promulguée par ceux qui commandent. Il s'agit d'une loi de menteurs, inventée par les mêmes qui font la guerre atomique. Cette loi a été établie en fonction de leurs intérêts. Elle n'est pas le reflet d'une nécessité de la société, elle est l'image de relations sociales imposées jusqu'à maintenant. La femme doit ressentir qu'il en est bien ainsi, alors elle se sent capable de penser, de raisonner. Elle ne se sent plus inférieure du fait d'avoir l'enfant, bien au contraire, elle éprouve la joie, l'orgueil naturel d'être mère, tout comme le père est fier d'être père.

Dans l'Etat ouvrier on doit voir que la femme exerce une fonction égale à celle de l'homme, pas seulement parce qu'on lui donne des droits mais parce qu'elle développe ses propres qualités. La société de classes lui a refusé cette possibilité parce qu'elle est basée sur la propriété privée, avec des lois qui sont faites par ceux qui commandent. Ce sont des lois créées par le capitalisme qui impose ces relations et non des conditions ou un développement naturel. La bureaucratie fait la même chose que le capitalisme parce qu'elle défend des intérêts d'appareil et non des intérêts scientifiques et sociaux soviétiques. Autrement le cinéma soviétique ne montrerait pas des femmes du point de vue de la « féminité », mais des femmes qui interviennent comme les hommes, qui cherchent à communiquer, à influencer, à

s'exprimer au moyen de l'intelligence et de la raison. Les ménages de demain seront ainsi. La conception de la beauté sera aussi différente.

En Union Soviétique et dans les Etats ouvriers il n'y a pas de raison pour qu'existe ce type d'union du couple basée sur l'attraction sexuelle. Dans l'Etat ouvrier c'est l'intelligence qui doit en être la base. L'accouplement sexuel est normal, légitime, mais la base de l'attraction est l'intelligence, la capacité d'harmonisation. Telle est la supériorité de l'Etat ouvrier, sinon c'est l'accouplement et le désir sexuel qui attirent et l'humanité ne progresse pas.

Jamais comme aujourd'hui la société capitaliste n'a concentré autant de préoccupations pour attirer les jeunes, au moyen de l'excitation sexuelle ou de la drogue. Mais jamais comme maintenant ne s'est exprimé un tel rejet de tout cela. Tous les jeunes s'incorporent aux luttes sociales, ils ont des rapports sexuels à 14 ou 15 ans et ne dégénèrent pas. Dans les universités, les lycées, les jeunes souhaitent déjà se libérer de la soumission au sexe. Les rapports humains sont au-dessus de ce que la société capitaliste a voulu leur imposer.

Il faut discuter tout cela dans l'Etat ouvrier. Il faut y voir la femme comme égale de l'homme. Il n'y a pas de raison de mettre en avant, comme ils le font encore, le caractère masculin et féminin. La société peut mettre à égalité la condition de la femme et de l'homme, qui vient de la nature, mais quand les différences se perpétuent et s'accroissent encore dans l'Etat ouvrier, c'est parce qu'il y existe des relations de relâchement social, d'absence de vie soviétique. Il n'y avait rien de cela dans le parti de Lénine. Pourquoi cela existe-t-il maintenant ? L'humanité a-t-elle reculé, ou bien est-ce la direction ? La bureaucratie montre encore la

femme sous un aspect de sensualité. Cela s'exprime clairement dans le cinéma soviétique, de même que dans les autres Etats ouvriers. Les mouvements de la femme sont provocants, insinuants, au lieu de mouvements naturels, qui sont féminins parce que la femme a des formes différentes de celles de l'homme. Demain leurs mouvements seront identiques.

La bureaucratie considère la femme de la même façon que le régime capitaliste : la femme sensuelle et « sexy ». C'est son sexe qui parle et non son intelligence. Elle montre une relation entre l'homme et la femme qui déforme la conception que l'Etat ouvrier pourrait déjà montrer. La bureaucratie ne montre pas la capacité de création du peuple, la capacité d'intervenir, de discuter, de s'occuper des problèmes du progrès de la culture, de la science, de la technique, du progrès objectif. Le peuple reste absent, tout se résout dans les appareils. Il faut mettre le peuple en avant. Celui qui a triomphé du nazisme n'a-t-il donc pas d'idées ? Ne peut-il émettre des jugements sur tous les problèmes ? Pourquoi ne pas le faire intervenir, alors qu'il a démontré assez d'assurance pour triompher des nazis !

L'Etat ouvrier est certainement occupé à mener ces discussions, tout comme nous, pour égaliser les salaires, élever l'économie, se libérer des 8 à 10 heures de travail quotidien, élever la production agricole, les rapports avec les enfants, les femmes, les vieux, incorporer tous les problèmes à l'éducation, permettre ainsi une intervention démocratique à propos de tout, laisser parler les femmes. Une fois qu'il en sera ainsi les femmes vont d'elles-mêmes en finir avec un comportement féminin, elles vont se sentir rabaissées quand on voudra leur faire jouer ce rôle de féminité sensuelle. Elles diront : « Je ne suis pas un animal, je ne suis pas une brute, je suis une femme comme l'autre est un homme. Je m'unis à lui non parce qu'il est homme mais parce

que nous sommes liés par un objectif commun, celui d'élever la dignité humaine. Nous nous unissons aussi sexuellement puisque cette relation existe encore, mais non dans une intention purement sexuelle ou sensuelle ».

La bourgeoisie fait de la sexualité la condition essentielle de la vie, le tabou principal. C'est un mensonge. Ce tabou provient du fait que l'être humain n'avait pas notion de comment se construit la société. La femme semblait destinée à devoir payer le tribut de la reproduction humaine, elle apparaissait comme le fait vital et mystérieux. Il n'y a plus de mystère aujourd'hui, tout cela est dépassé. Même si cette conclusion n'est pas encore bien établie partout, elle l'est dans notre pensée et dans celle de l'avant-garde prolétarienne mondiale. Même les intellectuels ne vivent plus dans la soumission à ce problème. Il faut discuter de tout cela dans les Etats ouvriers.

J. Posadas – 4 mai 1974

La femme et la lutte pour le communisme

J. Posadas – 20 septembre 1974

Les femmes interviennent dans les luttes sociales de plus en plus souvent, à un niveau plus élevé et avec plus de force. Mais il faut expliquer la fonction que les femmes ont remplie dans l'histoire, pourquoi elles ont eu des relations si réduites dans la société et dans la famille, par rapport à l'homme. Elles se sont vues diminuées dans leur dignité humaine. Le socialisme éliminera tout cela.

On ne peut éliminer les inégalités tant que la vie reste déterminée par des relations commerciales : à chacun selon sa capacité. Mais dès maintenant les femmes aspirent à intervenir et montrent leur volonté de participer, comme un facteur essentiel, à la vie. Il faut interpréter tout cela. C'est la société basée sur la propriété privée qui engendre et développe cette inégalité, qui crée une diminution de la dignité humaine de la femme, mais aussi de l'homme. L'homme qui accepte la perte de dignité d'une femme est aussi indigne qu'elle. La femme qui se prostitue a besoin d'un homme qui se prostitue également, sinon la prostitution n'existerait pas. Des femmes se prostituent mais les hommes le font tout autant qu'elles. C'est par arrogance masculine que l'on pose les problèmes d'une autre manière.

Beaucoup de femmes s'incorporent aux partis ouvriers, au Parti Communiste. Les dirigeants communistes soulignent ce fait, et c'est bien. Cela montre que la femme se sent gagnée par eux et non par les partis bourgeois. Tout cela explique une partie du

problème, celle qui est reliée à l'activité immédiate, quotidienne. Mais ce quotidien n'est qu'une résultante du général. Il faut discuter la conséquence de la prise de position des partis communistes, de la limitation de leurs analyses, quand ils font une activité particulière « pour les femmes ». Il n'y a aucun besoin d'une activité particulière des femmes, il s'agit simplement du besoin normal de l'activité de la lutte de classes. Si, à une étape déterminée, il convient de former un organisme exclusivement féminin, c'est seulement pour une action concrète, pour la commodité de l'agitation, de la propagande, de l'organisation, comme par exemple pour mener une action de guérilla ou une action bien déterminée, mais c'est tout.

Le socialisme élimine les différenciations au sein du genre humain. L'humanité s'identifie comme un tout unique, en tant qu'être humain. Hommes et femmes ont été formés par la nature mais c'est la société qui a établi entre eux des différences sociales. La lutte pour le socialisme tend à éliminer cette opposition, cet antagonisme entre l'homme et la femme, tout comme entre les adultes et les enfants. La même arrogance que l'homme a envers la femme, l'adulte l'a envers l'enfant.

On ne peut donner aucune explication sur ces problèmes sans les unir à la lutte pour le socialisme et sans démontrer que les femmes ont été infériorisées. Il faut comprendre pourquoi elles se comportent comme elles le font actuellement. On ne peut pas simplifier le problème en déclarant qu'un grand nombre de femmes est entré au Parti Communiste. Il faut montrer aussi que la société capitaliste et les rapports commerciaux qu'elle implique continuent à déterminer beaucoup de rapports humains, et les femmes doivent combiner la lutte pour le socialisme, la lutte dans le syndicat, avec la lutte contre l'homme.

Il n'y a qu'à voir tous les conflits, les divergences qui existent encore. Cependant, le développement de la vie de parti, de la vie syndicale, élève la capacité sociale d'intervention des femmes et les conduit à l'égalité sociale historique. Même avant d'arriver au socialisme le syndicat et le parti peuvent développer de telles relations. Mais pour cela il faut que les partis ouvriers se préoccupent de préparer des cadres, et pas seulement des activistes, pour gagner des voix aux élections.

Il faut former des cadres, hommes et femmes, qui aient la capacité, la conviction et l'assurance d'organiser la population pour prendre le pouvoir et construire l'économie. Même si on va au pouvoir par des voies parlementaires, il faut de toutes façons en arriver à la suppression des organes du capitalisme, prendre le pouvoir et diriger l'organisation nouvelle de toute la société. C'est pour cela que tous ces problèmes de relations sociales sont très importants à discuter : ils répondent à de très profondes préoccupations des militants communistes.

J. Posadas – 20 septembre 1974

La femme dans le cours actuel de la lutte de classes

J. Posadas – 4 avril 1976

La rébellion des femmes n'est pas motivée par le fait qu'elles défendent le droit à l'avortement ou d'autres problèmes individuels. C'est pour elles une occasion de manifester leur opposition à l'esclavage dans lequel les hommes les maintiennent dans le mouvement politique, syndical ou culturel.

Dans leurs manifestations elles devraient dire : « nous avons le droit de décider aussi bien que les hommes ». Le problème de l'avortement a été créé par les relations du régime de propriété privée. Les femmes doivent décider mais les hommes aussi. Quand il s'agit d'un cas particulier c'est à la femme de décider, mais quand c'est un problème de couple l'homme aussi doit décider, tout comme il doit participer à tous les inconvénients de l'avortement.

Il faut aussi, pour pouvoir établir une unité des sentiments, de la conscience, de l'intelligence afin de résoudre les problèmes de façon unitaire, en fonction de l'intérêt commun de l'humanité, une vie politique, syndicale, culturelle, égale pour l'homme et la femme. La femme doit être dirigeante à l'égal de l'homme. Il ne s'agit pas de faire des listes - pour 20 hommes il faut 20 femmes - mais de permettre à la femme d'exercer toutes les fonctions, développer en elle la conception qu'elle est aussi capable que l'homme. Il n'en est pas encore ainsi parce que la femme actuellement est le résultat de milliers d'années d'infériorité, qu'on ne peut pas éliminer d'un coup.

Ces changements sont en progrès dans plusieurs pays. Mais les chinois et les soviétiques eux-mêmes ont peu avancé sur ce point. Cependant, des révolutions comme celles du Mozambique, de l'Angola, du Vietnam, du Cambodge, du Front Polisario, ont apporté une contribution immensément plus grande au progrès de la femme vers l'égalité dans la société. L'Etat ouvrier allemand a fait également des progrès mais à un niveau inférieur à ces mouvements, car les Etats ouvriers ont une conception et une force d'appareil. Ils doivent ouvrir une brèche dans cet appareil, vaincre les résistances de ceux qui ont des intérêts sociaux, des conceptions anachroniques, un manque de compréhension marxiste.

Dans ce vaste appareil une équipe très puissante d'hommes de l'industrie, de la technique, peuvent continuer à fonctionner sans avoir besoin des femmes. En revanche, les révolutions qui partent d'une base sociale très arriérée sur le plan économique n'ont pas d'équipes formées, composées d'hommes, n'ont pas ces appareils, cette structure empêchant les femmes d'avancer. Alors les femmes ne sont pas écrasées, elles se développent à l'égal des hommes, elles peuvent ainsi progresser.

Il faut s'appuyer sur toutes ces expériences pour généraliser la lutte des femmes. Ce n'est pas seulement dans le système capitaliste que se pose le problème de la défense de la femme, mais également dans l'Etat ouvrier. Il faut que celui-ci donne l'exemple. Les Etats ouvriers donnent beaucoup d'importance au fait qu'ils emploient des femmes comme diplomates, comme dirigeantes révolutionnaires, ils présentent cela comme s'il y en avait une grande quantité. En fait celles-ci sont peu nombreuses. Il y a les camarades vietnamiennes mais elles sont peu. Il faut que la femme se développe à l'égal de l'homme, à tous les postes, dans toutes les organisations, au niveau des directions. Il faut

développer en elle cette préoccupation et donner le délai historique pour qu'elle puisse s'épanouir dans la société, autrement elle restera repliée sur elle-même.

Cette question ne peut se résoudre dans le système capitaliste et elle ne se résoudra pas à bref délai dans les Etats ouvriers. La bureaucratie des Etats ouvriers a déjà développé une structure de la société destinée à se défendre elle-même. Or les femmes, quand elles s'incorporent aux luttes, sont plus à gauche que tous les gauchistes. Il est faux de dire que la femme est conservatrice et passive.

Le problème ne va pas se résoudre avec les manifestations actuelles des mouvements féministes. Ces actions sont bonnes et justes mais il faut proposer que les femmes soient à la direction des syndicats et des partis politiques. Il ne s'agit pas de le faire de façon protectionniste : on met une femme à un poste de direction et ce sont ensuite les hommes qui décident. Les partis communistes et socialistes accusent encore un grand retard, qui est lui-même le résultat de l'arriération de la direction des Etats ouvriers, du régime, de la conception bureaucratique, de la lenteur et du manque d'uniformité du progrès dans les Etats ouvriers.

L'Etat ouvrier avance beaucoup plus dans sa compréhension politique car il s'agit de problèmes qui affectent directement l'intérêt bureaucratique. Mais il est beaucoup plus lent en ce qui concerne les intérêts sociaux, culturels, scientifiques, qui intéressent beaucoup moins la bureaucratie. Celle-ci redoute que les femmes, si elles interviennent, aillent beaucoup plus à fond. Les femmes, à part les quelques-unes qui font carrière, n'ont pas de structure d'intérêts bureaucratiques. Celles qui font du carriérisme, ou qui se livrent à la dépravation, sont très peu

nombreuses, l'immense majorité veut intervenir objectivement.

La société ne prépare pas la femme à la fonction dirigeante et objective. Dans la famille elle mène une vie d'opprimée, développe des relations de rancœur, de rage, de dispute ou de soumission, et c'est un sentiment de revendication qui se crée. Mais la lutte sociale dépasse les limites de la famille. Alors les femmes ne se comportent plus en réaction à la vie familiale mais comme une expression intelligente de la lutte de classes mondiale.

Nous ne sommes plus à l'époque de Rosa Luxembourg qui a été un exemple. Aujourd'hui il y en a des millions comme elle. Il faut voir les limitations des directions des mouvements révolutionnaires, des partis ouvriers, des syndicats. Dans ces mouvements on voit intervenir des hommes de 80 ans, des enfants de 6 ans, mais pas les femmes. Si les femmes n'interviennent pas, alors que les deux pôles de la société que sont les vieux et les enfants le font, c'est parce qu'il existe un intérêt à opprimer la femme et à l'empêcher d'intervenir. Quand ces directions les font intervenir c'est pour ajouter des forces et non pas en tant que capacités de penser, de diriger. C'est pour cette raison que la femme en veut à l'homme.

Mais la lutte sociale permet d'élever ce sentiment, de prendre conscience qu'il n'y a aucune raison à avoir de la rancœur et qu'on s'unit pour créer une relation de dignité humaine. Il ne s'agit donc pas de revendiquer la réhabilitation de la femme mais l'élévation de la dignité humaine, de telle façon que la femme soit l'égale de l'homme, avec les mêmes droits, les mêmes attributions dans la vie. La femme a plus de problèmes du fait d'être mère, c'est certain et c'est une conséquence de la nature. Mais une relation sociale meilleure élimine cet inconvénient.

L'homme ne peut se substituer à la femme, dans la nature, mais les relations sociales peuvent compenser ces différences.

Autrefois l'accouchement était une catastrophe. Aujourd'hui il devient de plus en plus une chose simple et normale où l'homme n'intervient pas à la place de la femme ou en partageant ses douleurs, mais en élevant leurs relations sociales il crée le climat, la compréhension sociale intelligente qui est la base de l'accouchement sans douleur. S'il est sans douleur, l'accouchement de la femme élève l'intelligence et élimine aussi en partie les douleurs des relations humaines. Ce sont en fait des problèmes d'intelligence, de dignité humaine, mais on les pose encore aujourd'hui comme des revendications isolées, séparées du reste.

Tous les problèmes de la femme, de l'enfant, des vieux, sont des résultats de l'organisation sociale qui a été créée par la propriété privée. Les relations économiques, la structure établie par la propriété privée en fonction des besoins de celle-ci, ont conduit à concevoir les relations humaines de telle sorte que les plus faibles payaient les conséquences : la femme était la plus faible, non par sa nature mais parce qu'elle devait entre autres choses assumer la maternité, et n'était donc pas en conditions de faire autre chose. La société a infériorisé la femme par rapport à ses propres qualités. La société a créé cette mentalité, cette psychologie d'infériorité de la femme par rapport à l'homme. C'est une conséquence de la division mondiale du travail.

J. Posadas – 4 avril 1976

La lutte pour le socialisme est la voie pour la libération des femmes

J. Posadas – 24 janvier 1980

A l'origine le mouvement féministe n'avait pas beaucoup de forces. Il a pu se développer parce que les partis socialistes, et par la suite les partis communistes et les syndicats, n'ont pas organisé les conditions pour intégrer les femmes aux luttes, avec les mêmes droits et les mêmes finalités que les hommes. Ils n'ont pas considéré que la lutte pour la libération de la femme faisait partie de la lutte contre le système capitaliste.

Le mouvement féministe s'est développé car le syndicat et le parti n'ont pas organisé cette lutte à temps et n'ont pas donné les fondements théoriques, les considérations et conclusions programmatiques de cette lutte. Il n'y a pas de raison à son existence car la libération de la femme se fait non pas contre l'homme mais contre le système capitaliste. Cependant, quand on pose la libération de la femme sans proposer la finalité et le programme de la lutte contre le système capitaliste, il apparaît que la femme se rebelle contre l'homme comme cause immédiate de sa situation. Ceci est dû à l'absence de politique adéquate, d'explication, d'interprétation des problèmes posés par la femme, par l'enfant ou le vieux. Ces problèmes sont similaires, bien que ceux de l'enfant et du vieux aient moins de poids et d'importance. Femme, enfant, vieux ont les mêmes problèmes à des degrés divers d'importance, qui sont la conséquence de l'exploitation du système capitaliste.

L'exploitation capitaliste s'étend aux relations entre les sexes, aux rapports matrimoniaux, et ensuite aux vieillards et aux enfants. C'est le système d'exploitation qui développe naturellement la même exploitation dans les relations humaines. Cela s'exprime dans les relations familiales dans lesquelles l'homme veut s'imposer à la femme, la famille à l'enfant. L'éducation ne se fait pas par la persuasion mais par l'imposition : l'enfant doit obéir. Ceci n'est pas la conséquence d'un penchant naturel du père ou de la mère, mais les parents n'ont d'autre remède que d'agir ainsi parce qu'eux-mêmes ne sont pas éduqués et ne peuvent se consacrer à l'éducation des enfants. Ils doivent passer leur temps à gagner un salaire pour pouvoir vivre et n'ont donc du temps pour rien d'autre. Ils trouvent devant eux une société qui n'est pas préparée à résoudre ces problèmes car c'est une société de classes.

C'est la même chose en ce qui concerne la problématique de la femme. Elle s'est développée de façon plus aiguë à partir de la première guerre mondiale et n'a pas rencontré de réponse, de considération, d'intégration dans le mouvement révolutionnaire. C'était une erreur, due essentiellement aux partis communistes. Il faut se rappeler qu'à l'époque de Lénine il n'y avait pas de jeunesse communiste en tant que telle, ni de mouvement féministe. Il y avait le mouvement communiste où jeunes et vieux étaient tous dans le même parti. C'est Staline qui a inauguré la politique des « mouvements de jeunes » et « des mouvements de femmes ». C'était un moyen pour morceler l'activité et chercher à attirer et à gagner la petite bourgeoisie, en cédant à l'arriération de celle-ci. Il s'agissait aussi de la peur d'une trop grande concentration politique d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieux, qui allait élever la vie politique du parti. Staline voulait séparer, diviser, afin de mieux dominer politiquement, mais cette insuffisance était aussi le produit du manque de capacité

théorique du mouvement communiste, sous la direction de Staline.

C'est à cause de cela qu'il y a eu des mouvements féministes de cette nature. En fait il n'y a pas de raison de créer des mouvements partiels, particuliers ou indépendants de femmes, de vieux, d'enfants, d'hommes. C'est le système capitaliste qui les exploite tous et c'est lui qui provoque les problèmes et les dissidences familiales. La famille ouvrière vit par exemple à 8 personnes dans une seule pièce, et seul le père travaille. Comment vont-ils vivre l'égalité entre la femme et l'homme ? L'homme essaie d'appliquer chez lui ce qu'il apprend dans la vie quotidienne sous le système capitaliste, il n'a pas d'autre solution. Le père doit appliquer à l'enfant les mêmes critères d'imposition que le système capitaliste lui applique, il n'a pas d'autre possibilité car il n'a pas de temps à lui consacrer pour lui expliquer les choses : il doit se lever tôt pour aller travailler, il doit obtenir de l'argent, il doit se consacrer à nourrir sa famille. Tous ces problèmes ont leurs racines dans le système capitaliste et ont été mis à part dans la programmation des luttes sociales par les directions socialistes d'abord, et communistes plus tard.

Le fait qu'il n'existe pas de femmes dans le mouvement syndical est encore une limitation aujourd'hui. En Italie par exemple, certains syndicats ont 40% de femmes mais aucune d'entre elles n'est à la direction. L'enfant travaille à l'usine mais il n'est pas au syndicat. Ce sont des conséquences du manque de direction. On peut mesurer l'héroïsme de la femme, de l'enfant, du vieux ou de la vieille, au sein du prolétariat, par le fait qu'ils n'ont pas pris le chemin de la vengeance ou qu'ils n'ont pas exprimé de rancœur contre la famille parce qu'elle les oblige à travailler : ils s'élèvent et organisent leur compréhension contre le système capitaliste.

Tout cela n'existe pas dans la famille bourgeoise où là on s'entretue. Sur un million d'enfants de familles ouvrières 1% mène peut-être une vie disloquée, mais dans les familles bourgeoises chacun fait sa vie contre celle de tous les autres : ils assassinent, tuent, massacrent. On voit d'un côté le sentiment créé par la propriété, l'intérêt individuel et l'usage du crime contre ses propres parents pour pouvoir accumuler des richesses, et de l'autre on voit dans les familles ouvrières un sentiment de compréhension et d'amour humain qui fait que, même dans les pires conditions, on se met à comprendre que c'est le système capitaliste qui est la cause de ces maux et non pas le père ou la mère qui est mauvais. Les divergences et les disputes de familles existent en proportion très réduite. L'unité de la famille s'élève de plus en plus dans la lutte pour le progrès social.

Toutes ces luttes montrent la volonté de combat de la femme qui ne s'est pas soumise à l'infériorité sociale que lui a imposé le système de propriété privée. Ce n'est pas l'homme mais le système de propriété privée qui soumet la femme et la met dans une situation d'infériorité. La société capitaliste relègue la femme à une fonction inférieure, ce qui développe ensuite des croyances, des coutumes, toute une éducation sociale qui vont contre la femme. Ce n'est pas l'homme qui crée cela mais la société capitaliste qui utilise les forces en fonction de ses besoins d'exploitation, et développe cette exploitation à tous les niveaux, sur tous les plans, que ce soit les enfants, les vieux, les femmes.

C'est le mouvement révolutionnaire, la famille ouvrière éduquée dans la lutte pour le progrès, qui peuvent donner un ordre à cette situation. Ils ne peuvent encore créer un ordre logique et juste parce qu'ils sont obligés de travailler pour vivre et de passer leur temps à trouver les moyens de vivre au jour le jour. Mais même dans ces conditions, la classe ouvrière s'éduque et apprend à

développer les relations familiales, en même temps qu'elle intervient dans la lutte sociale pour le progrès de la société. Ces luttes sont limitées du fait que les partis et les syndicats ne sont pas intervenus au moment nécessaire pour incorporer les femmes, les vieux et les enfants aux luttes sociales. C'est pour cela que les mouvements féministes ou radicaux se sont développés, non par mauvaise intention de leur part mais par nécessité urgente à laquelle ni les syndicats ni les partis ouvriers n'ont répondu.

Dans quel syndicat y a-t-il une femme à un poste important de direction, par exemple en Italie ? Il y en a dans de petits syndicats d'employés mais non dans les syndicats du textile ou de la chaussure. Ce n'est que maintenant qu'on commence à en voir. On ne leur prêtait aucune attention, il ne faut donc pas s'étonner que surgisse un mouvement indépendant des femmes. Où sont les femmes dans les partis ouvriers ? Il y en a quelques-unes à la direction, c'est tout. Faire de la femme un objet, que ce soit d'usage sexuel, d'exploitation au travail ou d'exploitation ménagère, est un concept de la société capitaliste qui établit des divisions du fait que la femme porte l'enfant, doit s'occuper de lui, ce qui diminue sa capacité à s'occuper à la fois du travail et de la famille. Le capitalisme étend cette relation à tous les niveaux. La femme est inférieure à l'homme parce que le capitalisme le décide ainsi, et il fait en sorte que celle qui a l'enfant doit le garder, travailler et faire le ménage. Ceci ne répond à aucune nécessité objective, c'est une conséquence de la relation capitaliste.

Demain la libération de la femme sera accomplie, non seulement comme un produit de la culture et de la connaissance, mais aussi parce que ni la femme ni l'homme ne devra rester à la maison pour faire à manger. On fera par exemple des repas pour cent mille personnes en une fois. Ce ne sera pas nécessaire qu'une

mère garde cinq enfants et une autre en garde trois : la société va les éduquer tous ensemble, aucune mère ne se sentira arrachée à son enfant, elle verra que celui-ci est éduqué socialement, comme la société aura intérêt à le faire. Maintenant elle n'a pas cet intérêt parce qu'il y a encore la lutte de classes qui établit des différenciations de culture, de connaissances, de moyens d'éducation.

Les luttes des femmes montrent qu'elles sentent, tout comme les hommes, la nécessité d'intervenir dans les luttes sociales. Toutes les femmes qui sont intervenues dans ces luttes, et dont certaines d'entre elles étaient très intelligentes intellectuellement - comme Rosa Luxembourg, Emma Goldman, Clara Zetkin, Veraigner - ne se consacraient pas à faire carrière mais à libérer l'humanité.

La revendication de l'indépendance de la femme est une conséquence de l'existence de la société capitaliste qui pousse les femmes à une telle lutte, mais aussi de l'immaturité du mouvement ouvrier. La Révolution russe et le parti de Lénine avaient assimilé les femmes au même titre que les hommes, mais l'avant-garde ouvrière du monde n'avait pas encore la maturité suffisante pour le comprendre et ne disposait pas des conditions matérielles pour étendre cela après le triomphe de la révolution. C'est pour cela qu'il y a eu une régression. Elle n'était pas due à l'incapacité ou à l'arriération mais au fait que les relations mondiales de forces n'étaient pas favorables à l'extension de la Révolution russe. Cependant, la Révolution russe a fait la preuve qu'elle était juste et nécessaire et qu'elle était survenue à temps, car elle n'a pas succombé, elle s'est maintenue et a recommencé à croître.

Nous rendons hommage à toutes les femmes, à tous les enfants, à tous les vieux, à toute la volonté combative de la femme, non en

tant que femme mais en tant qu'être humain, qui ne s'est pas laissé soumettre à l'infériorité sociale – car son infériorité n'est pas due à son sexe – dans laquelle le système d'exploitation l'a condamnée à vivre. Elle devait à la fois être mère, être travailleuse et être ménagère. Malgré cela la femme s'est incorporée aux luttes sociales. Le développement des luttes sociales a créé et élevé son intelligence. Ce n'est pas grâce à l'enseignement capitaliste mais grâce aux luttes sociales que la femme a compris que son infériorité n'était pas une conséquence de l'homme, sinon le résultat du système de propriété privée. Ce sont les Etats ouvriers qui expriment cette égalité. Ils ne le font pas encore correctement, ni avec toute la portée possible, mais c'est dans les Etats ouvriers que la femme peut avancer vers des relations sociales d'égalité avec l'homme. Ils sont égaux en tant qu'êtres humains, divisés en deux sexes par le processus de la nature, que la société a cherché à exploiter.

Ceci montre que le socialisme n'est pas le résultat de la volonté ou des besoins de l'un ou de l'autre, mais celui du développement de la vie. La vie crée le besoin, la volonté de la société de se libérer du capitalisme et la volonté de la femme de se libérer de sa double soumission au système de propriété privée, au travail et à la maison. Mais cette soumission à la maison ne provient pas d'une arriération, d'un supplice ou d'une oppression de l'ouvrier ou du mari, mais des relations sociales de propriété qui s'expriment également à la maison.

Cela ne peut finir qu'avec l'élimination du système capitaliste. Les partis communistes sont en retard car ils ne programment pas d'incorporer la femme à égalité avec l'homme. Le manque de vie politique, de vie théorique dans les syndicats et les partis, le manque de développement des idées, diminuent la compréhension du parti, conduisent à ne pas avoir de

compréhension scientifique du problème de la femme, et donc à se laisser imposer la compréhension sociale venant du capitalisme.

La libération de la femme est une question sociale et non individuelle. La libération sociale se fait contre le système capitaliste. Bien que les partis communistes et les Etats ouvriers soient encore limités par l'absence de programme, de politique et de relations permettant à la femme d'avoir les mêmes droits et la même participation que l'homme, les femmes n'en ont pas perdu leur volonté pour autant. Au contraire, tous les mouvements féministes qui existent dans le monde ont une caractéristique commune : la volonté de lutte contre le système capitaliste. La norme du mouvement féministe est la lutte contre le système capitaliste, ce qui montre que l'expérience de la Révolution russe et des Etats ouvriers a ses effets sur la conscience, l'esprit et la compréhension des êtres humains, entre autres des femmes, des enfants et des vieux.

La lutte pour le socialisme, le progrès acquis par les Etats ouvriers, y inclus la Chine, influencent l'humanité et donnent aux femmes, aux enfants, aux vieux, la confiance et la certitude que ces divisions, cette séparation entre l'homme et la femme, les enfants et les vieux, sont transitoires. Ils le sentent, en ont l'intuition et agissent avec cette compréhension, même s'ils n'ont pas une compréhension scientifique de tout ce processus.

Les mouvements féministes n'ont pas eu et ne vont pas avoir de succès. Ils peuvent en avoir dans un milieu restreint ou dans une réunion, mais les femmes du monde entier sentent qu'elles luttent pour la même chose que les hommes. Elles ont cette expérience de la vie et des Etats ouvriers. Elles ne voient pas seulement la participation des femmes dans les guerres civiles, mais aussi les

expériences des luttes sociales de tous les jours. Il existe une élévation de la conscience et des sentiments humains des hommes et des femmes qui les conduit à une identification. La séparation des sexes ne signifie pas une séparation entre les êtres humains : les sexes sont séparés mais il y a une unité de l'être humain.

C'est en fonction d'un processus d'une telle nature que le Front Polisario avance comme il le fait. Cependant, Khomeiny n'a pas beaucoup de perspective de développement quand il prend la résolution de faire porter le voile aux femmes iraniennes. Le Front Polisario est un petit mouvement de quelques milliers de personnes. Le mouvement de Khomeiny est composé de dix ou quinze millions de gens, il a beaucoup d'argent et de pouvoir, alors que le Front Polisario n'en a pas. Mais c'est le Front Polisario qui va éduquer les masses iraniennes et non Khomeiny. Ce sont les femmes du Front Polisario qui sont en train d'éduquer les femmes du mouvement de Khomeiny. Ces femmes qui enlèvent leur voile et poursuivent la lutte, qui portent des mitraillettes, sont le résultat du Front Polisario et de la Révolution russe, des révolutions chinoise et cubaine. La relation mondiale des forces est totale : elle est politique, militaire, masculine, féminine, elle englobe les enfants et les vieux. C'est le plus petit mouvement qu'est le Front Polisario qui influence les femmes musulmanes d'Iran et non Khomeiny.

La femme musulmane est déjà préparée par la Révolution russe, chinoise et cubaine : elle apprend de ces expériences. Elle ne suit pas les rites religieux mais la conclusion des expériences qui lui donnent l'intelligence de comprendre que la femme est l'égale de l'homme et qu'elle doit intervenir avec lui.

Le Front Polisario influence la lutte mondiale pour la libération de la femme et de la société capitaliste. Les femmes composent la

moitié de ce mouvement. Il existe des photos qui le montrent très bien, où l'on voit par exemple une femme avec son enfant et un fusil plus grand qu'elle à ses côtés. L'enfant qui est dans les bras de sa mère sans pouvoir bouger regarde le fusil comme s'il voulait le prendre. Il n'y a chez eux aucun sentiment d'agression ou de mépris : le fusil est comme l'enfant, il est là pour le progrès et l'un et l'autre s'unissent. Voilà ce qu'est la femme et beaucoup d'autres font la même chose. Elles ont vingt ou vingt-cinq ans, elles sont toutes jeunes et montrent que la maternité n'est pas contre le fusil mais que celui-ci à son tour sert à la maternité.

J. Posadas – 24 janvier 1980